

*Ce singulier Malcolm de Chazal, cet ingénieur de l'Île Maurice dont le livre a chu en France, voici quelques mois — vraiment comme un os, comme une pierre venue d'une autre planète — paraît, sur sa photo, avoir quarante ans. Il a le nez pincé, et la face en lame de couteau a un regard décisif qui semble mesurer quelque obstacle à lever. Quant au livre, c'est un recueil de pensées, ou mieux de métaphores, ou plus exactement de correspondances, qui tiennent de deux à quarante lignes :*

Tous les peureux ont une démarche d'aiguille, comme pour coudre et refermer le regard qui les fixe.

On ne peut cacher ses pleurs ou son rire de dos, sensations qui font de la tête un grelot.

*Il y en a bien deux ou trois mille de ce genre ; les unes, courtes comme des proverbes :*

Le bruit de la cigale augmente le mal de dents.

La rose, c'est les dents de lait du soleil.

L'œil a tous les gestes du poisson.

La maladie évase la voix.

*Il en est de franchement baroques, de ces images (mais qui ne vont pourtant pas sans quelque vraisemblance secrète) :*

Tout objet est un micro-poste radio-télégraphique, émettant des ondes variables selon les facettes de ses formes.

Pour sentir, le nez « hanche » des narines. Pour exhaler l'odeur, le nez bombe du torse.

Sans l'ombre, la lumière ne pourrait chevaucher les objets, et le soleil irait partout à pied.

*Il s'en trouve aussi d'assez banales, sans grand pittoresque :*

Le silence est un avocat qui plaide avec ses yeux.

*Mais, banales ou surprenantes, obstinées en tout cas, ne lâchant jamais pied dans leur surprise, tenant fortement à quelque chose de vrai, qui semble être le même pour toutes. Mais quoi? Le lecteur se dit d'abord (assez bêtement) : « Voilà qui ferait un curieux répertoire d'images; voilà ce qu'il faudrait faire lire aux poètes, pour les renouveler un peu. »*

*Puis, il s'aperçoit qu'il s'agit de quelque chose de plus sérieux.*

\* \* \*

*Il y a dans le ton de Malcolm de Chazal je ne sais quelle véhémence, quel accent décisif, qui frappe à la longue; qui convainc. De quoi? C'est difficile à dire. Écoutez-le plutôt :*

Attouchements du cou des branches; attouchements de la bouche des fleurs; attouchements du ventre de l'eau; attouchements de la hanche des fruits; feuilles, langues humides.

Lorsqu'on tissera des robes en verre, mais à grains à cristaux, les femmes auront des robes multicolores et multi-tons, dont les effets varieront avec l'angle de frappe de la lumière. Et, comme la couleur change toute forme qu'elle vêt, hanches et bustes de femmes seront élastiques dans le soleil, augmentant la pulsation du désir chez l'homme, et rendant encore plus étendu son esclavage.

*Non, il ne s'agit pas simplement là de trouvailles (charmantes), ni d'une fantaisie (un peu baroque). On ne saisit pas plus le sens véritable de cette œuvre en éprouvant son charme qu'on ne saisit le goût d'un fruit en le léchant.*

*Voici qui est plus difficile :*

La couleur est le chausse-pied de l'œil entre les formes des choses. Nature grise et délavée des paysages d'hiver; l'œil pris de biais entre les formes des choses ne touche plus la semelle de l'espace.

La lumière, c'est le jeûne absolu. Elle est mangée par la plante, bue par l'eau, dévorée par les couleurs qui la coupent en sections... Si la lumière se nourrissait, tout disparaîtrait à vue, englouti par elle, et le temps même y passerait.

*Évidemment, l'auteur ne cherche pas à nous être agréable. Il ne cherche pas non plus à faire beau, ni même gracieux. Au fait, il ne cher-*

*che pas du tout. Plutôt, il sait quelque chose, qu'il est forcé de nous dire. Il est gonflé de quelque chose (comme une voile par le vent) qu'il lui faut tout de même rejeter. Que les mots y aillent comme ils peuvent ! Mais leur maladresse, la gaucherie de leur emboîtement, leurs contrastes, tant d'agitations et de battues, parfois un sens pris à revers (plutôt qu'à rebours), leur appel constant à la sensation brute nous sont plus nourrissants que ne serait leur grâce ou leur légèreté, l'idée monte comme une crème qu'on bat.*

Toutes les couleurs sont des filtres à différents degrés, qui servent d'écumoirs au soleil, tels des verres-fumés naturels filtrant l'écume du soleil. Le premier effet du feu est de brûler cet écran, c'est de brûler la couleur avant de s'attaquer à la substance même de la matière.

*De toute évidence, Chazal est commandé par on ne sait quoi de puissant — par quelle idée géante, qui du dehors le presse ? D'où vient que nous ne nous sentons pas agacés par son ton d'extrême assurance. (Je dirais presque : d'outrecuidance.)*

Quoique j'aie tout puisé en moi-même pour créer ma cosmogonie, je nie l'intelligence en tant que faculté — le cerveau n'étant pour moi qu'un vase où s'engouffre l'Intelligence universelle...

Mon œuvre est sur un tel haut plan qu'il ne faut pas seulement la surplomber pour la découvrir, mais infiniment plus.

\* \* \*

*Si les images et les correspondances poétiques n'étaient vraiment que ce qu'elles paraissent être — ces rubans, babioles, petits drapeaux — eh bien ce ne serait rien de passionnant, rien même de très sympathique. Bien sûr qu'il est curieux, et même amusant d'aller inventer que l'amour par exemple ressemble à un lion et la couleur à un chausse-pied. Et puis ? L'amour c'est quelque chose de bien plus curieux qu'un lion. C'est même plus courageux, c'est plus ardent. (Nous savons à présent que les lions sont des bêtes infortunées, qui vivent en pleine peur.) Et la couleur, c'est tout de même bien plus intéressant qu'un chausse-pied. Si c'est ça l'image, ça n'a rien de remarquable ; ça n'a rien qui ressemble, fût-ce de très loin, à cet éclair, à cette sorte de révélation, que justement nous appelons image, ou correspondance. Alors, il faut bien supposer qu'il se passe autre chose. Mais quoi ? Et d'abord, que signifie Sens-Plastique ?*

*L'homme a des sensations de deux ordres : les unes vagues et comme épandues, les autres précises, limitées. A celles-ci convient assez bien*

le nom de plastiques. A celles-là, le nom de profuses ou de musicales. Un monument par exemple a ses arêtes rigides, il occupe toute sa place et rien que sa place. Mais un cri au contraire — en particulier un cri déchirant, un cri horrible — semble avoir mille sources, envahit tout l'air à la fois, suinte de partout.

Ici les savants vont observer que le goût et l'odorat nous donnent plutôt des sensations vagues, la vue et le toucher des sensations précises. L'ouïe serait entre les deux. Bien.

Mais c'est là une différence, ou un écart, qui ne semble pas beaucoup gêner Chazal. Qui ne le préoccupe pas. Sinon pour y mettre un terme. De ces deux objets qu'il rejoint pour faire image (comme deux fils électriques, qui jetteraient aussitôt leur étincelle) presque toujours l'un se trouve être de l'espèce vague, l'autre de l'espèce plastique :

On se voit sortir, on se sent sortir deux d'un débouché de forêt ou d'un fourré, même quand on est un, comme si on était un être dédoublé. On se voit toujours entrer un dans une trouée. Au cours d'un saut ou d'une plongée dans le vide, on se sent, de corps, totalement un ; mais on se sentira sortir de l'eau comme dédoublé. Ainsi l'enfant ne se voit pas naître, et l'homme se voit mourir. Effet-un de la volupté, réveil-deux du corps après. On s'endort un, on se réveille dédoublé. Effet-un du goût, effet-deux du dégoût. Ainsi de toutes les choses qui commencent et qui finissent.

Sons et lumière sont associés. S'il y a un ton de la couleur, il y a aussi un timbre de la couleur. Si le ton de la couleur est uniforme sur les tissus, le timbre, lui, varie selon les régions du corps que le tissu vêt. Les formes du corps donnent aux couleurs leur timbre. Flûtée dans les plis des aisselles, tambourinante sur l'arrière-train, clarinettant à l'avant-bras, saxophone au haut des cuisses, castagnette sur les genoux que la robe claque, haut-bois dans la région du cou, la couleur sur le buste est un xylophone sur lequel tapent et retapent les deux marteaux feutrés et ouatés des seins. Les formes du corps humain mettent du « vivant » à la couleur et orchestrent les teintes en gammes à l'infini.

L'image, comme on voit, ne jaillit pas moins, elle n'est pas embarrassée le moins du monde. Mais c'est peu de dire qu'elle jaillit.

\* \* \*

J'avance à petits pas. Que le lecteur m'excuse. On voit de reste qu'il s'agit là de quelque chose de difficile qui d'abord se refuse au contact (comme ces tissus, qu'il faut caresser à rebrousse-poil), qui ne se laisse

le nom de plastiques. A celles-là, le nom de profuses ou de musicales. Un monument par exemple a ses arêtes rigides, il occupe toute sa place et rien que sa place. Mais un cri au contraire — en particulier un cri déchirant, un cri horrible — semble avoir mille sources, envahit tout l'air à la fois, suinte de partout.

Ici les savants vont observer que le goût et l'odorat nous donnent plutôt des sensations vagues, la vue et le toucher des sensations précises. L'ouïe serait entre les deux. Bien.

Mais c'est là une différence, ou un écart, qui ne semble pas beaucoup gêner Chazal. Qui ne le préoccupe pas. Sinon pour y mettre un terme. De ces deux objets qu'il rejoint pour faire image (comme deux fils électriques, qui jetteraient aussitôt leur étincelle) presque toujours l'un se trouve être de l'espèce vague, l'autre de l'espèce plastique :

On se voit sortir, on se sent sortir deux d'un débouché de forêt ou d'un fourré, même quand on est un, comme si on était un être dédoublé. On se voit toujours entrer un dans une trouée. Au cours d'un saut ou d'une plongée dans le vide, on se sent, de corps, totalement un ; mais on se sentira sortir de l'eau comme dédoublé. Ainsi l'enfant ne se voit pas naître, et l'homme se voit mourir. Effet-un de la volupté, réveil-deux du corps après. On s'endort un, on se réveille dédoublé. Effet-un du goût, effet-deux du dégoût. Ainsi de toutes les choses qui commencent et qui finissent.

Sons et lumière sont associés. S'il y a un ton de la couleur, il y a aussi un timbre de la couleur. Si le ton de la couleur est uniforme sur les tissus, le timbre, lui, varie selon les régions du corps que le tissu vêt. Les formes du corps donnent aux couleurs leur timbre. Flûtée dans les plis des aisselles, tambourinante sur l'arrière-train, clarinettant à l'avant-bras, saxophone au haut des cuisses, castagnette sur les genoux que la robe claque, haut-bois dans la région du cou, la couleur sur le buste est un xylophone sur lequel tapent et retapent les deux marteaux feutrés et ouatés des seins. Les formes du corps humain mettent du « vivant » à la couleur et orchestrent les teintes en gammes à l'infini.

L'image, comme on voit, ne jaillit pas moins, elle n'est pas embarrassée le moins du monde. Mais c'est peu de dire qu'elle jaillit.

\* \* \*

J'avance à petits pas. Que le lecteur m'excuse. On voit de reste qu'il s'agit là de quelque chose de difficile qui d'abord se refuse au contact (comme ces tissus, qu'il faut caresser à rebrousse-poil), qui ne se laisse

*formes du corps humain et les expressions de son visage et les aventures mêmes de son esprit sont inscrites dans les animaux, les plantes et jusqu'aux pierres. L'humaniste dit : Rien d'humain..., le psychanalyste : rien d'animal... ; mais l'occultiste n'a jamais hésité à dire : rien de minéral ne m'est étranger. Malcolm de Chazal est donc un occultiste. Voilà le premier point. Mais c'est un occultiste, singulier entre les occultistes.*

*C'est d'abord un occultiste sans tradition. Il l'affirme, et je n'hésite pas un instant à le croire, tant ses explications sont ici directes, naïves et de toute évidence sincères. « J'ai mobilisé, dit-il, mon subconscient... » Ou encore :*

*Je donne à toute forme de vie corps et visage humains, afin de lui faire révéler ses secrets. Cela, tous les poètes l'ont fait mais dans un but flou et spécifiquement esthétique alors que j'y mets une intention philosophique avec le but bien défini de découvrir du nouveau.*

*Au surplus, de cette sincérité nous avons la preuve dans cette autre œuvre de Chazal, les Pensées qui commencent comme La Bruyère et s'achèvent comme Bœhme. Qui ne cherchent d'abord que le positif et le réel et que l'on voit à point donné — c'est entre les tomes cinq et sept — trébucher dans le fossé de la surnature.*

*Comme il est sans tradition, Chazal est sans magie : ni alchimie, ni mantique — ni même cette alchimie, particulière aux poètes, qui s'appelle rimes, rythmes, césures, vers. Qui s'appelle tout au moins cadence, harmonie. Non, mais un style rude et rebroussé où chaque mot joue son personnage ; et chaque membre de phrase est un nouvel étage à gravir.*

*Bref, une expérience à l'état brut, à quoi le lecteur assiste.*

\* \* \*

*Au demeurant, Chazal s'en explique. Il dit franchement de son œuvre qu'elle est une « littérature-peinture ». Ou encore, une surpoésie (qui n'a que faire de règles.) Mieux, une gerbe d'à la fois science, arts, poésie, psychologie, métaphysique et mystique : secret de la vie, présence de Dieu.*

*Soit. C'est aussi bien en quoi il est occultiste, et occultiste moderne. Pourtant il m'arrive de me demander, je l'avoue, si un Surnaturel, que l'on traite avec tant d'autorité, n'y perd pas certaines de ses vertus secrètes, celles peut-être qui précisément le faisaient surnaturel. Je me demande si les règles et les divisions qu'aujourd'hui l'on raille si volontiers n'avaient pas pour effet — sinon pour intention — en le repoussant et le refusant aussi longtemps qu'il était possible, de lui préserver son exception — son explosion (à peu près comme une passion éclate*

*plus violente chez qui l'a plus longtemps refusée). Mais le voilà qui passe avec armes et bagages dans le camp de la nature, et désormais aussi régulier, constant, machinal peu s'en faut, que cette nature même.*

*Laissons cela. Je m'assure que Chazal est de taille à dominer le danger, tout prêt à faire éclater, comme ceux de la nature, les gonds et les verrous du monde surnaturel. Je l'écoute. Il m'arrive d'apprendre de lui ce que je pressentais faiblement. De ses obscurités mêmes, j'éprouve qu'elles sont chez lui à la bonne place :*

Si le regard pouvait faire pont entre les deux rives d'un ruisseau, on verrait courir le ruisseau dans le sens contraire. Il n'est comme d'essayer de voir deux choses à la fois, pour mettre le regard sens dessus dessous.

*J'essaie d'embrasser d'un coup d'œil les deux rives de ce sens-plastique; et voilà que les images qui d'abord me paraissaient pittoresques, soudain se montrent à moi renversées, par l'effet d'un art qui mérite, je pense, le nom de génie. Ce nom, et aucun autre.*

Jean PAULHAN.